CD, compte rendu critique. OPERA, une histoire d’amour : NATHALIE MANFRINO (1 cd Decca)



CD, compte rendu critique. OPERA, une histoire d’amour : NATHALIE MANFRINO (1 cd Decca). Il y eu des années fastes pour Decca, où le label était au dessus de tous, la référence en matière de chant lyrique et de voix assolutas. C’était le temps des Fleming, Kaufmann, Bartoli… après les Pavarotti, Kanawa. Aujourd’hui, le label peine à garder la main : certains divos sont partis à la concurrence (Kaufmann chez Sony), et beaucoup de divas fraichement pilotés n’ont toujours pas atteint les sommets espérés… n’empêche, voici notre soprano nationale Nathalie Manfrino, ardente et charnelle, dont le timbre tendre et blessé convient idéalement aux héroïnes amoureuses et tragiques. Sacrifiées. Voilà pourquoi, dans ce récital écrit selon une trame nouvelle, sa Traviata s’impose plus que toute autre. Elle est juste, profonde, sincère.

Enregistré en studio en septembre 2015, le récit recompose à partir des airs d’opéras plus que fameux (Carmen, Bohème, Traviata donc), un parcours amoureux (en deux actes et donc deux préludes), qui selon le goût de la cantatrice N. Manfrino, rétablit une manière de synthèse lyrique : l’amour, entier, exclusif, donc fatal. Les 3 héroïnes chez Bizet, Puccini et Verdi meurent sur la scène, avec diverses nuances émotionnelles : plus radicale et passionné comme un fauve

indomptable, rugit la Carmen assez lisse finalement de Anaïk Morel (Carmen), aux cotés de laquelle Nathalie Manfrino reprend la main, par sa présence vocale, une intensité qui saisit immédiatement tant sa Mimi est et demeure toute ivresse et langueur angélique ; et surtout Violetta, dont « l'Addio, del passato », – vibrato maîtrisé, attention linguistique, pureté de la ligne et étendue du souffle, éblouit par son rayonnement amoureux et… fatal. Samuel Jean se montre attentif au climat sentimental de chaque tableau (très belle retenue suggestive et intense dans le Prélude de la Traviata qui ouvre ici la seconde partie). Un bien beau récital, intelligemment écrit, tendrement et passionnément défendu par la soprano française et les musiciens. Convaincant.

_____

CD, compte rendu critique. OPERA, une histoire d'amour : NATHALIE MANFRINO (1 cd Decca)

DESTINS DE FEMMES / Tracklisitng / Extraits de :
La Boheme de Puccini, (Scènes de la vie de boheme – Roman d'Henri Murget)
La Traviata de Verdi (La Dame aux Camélias – Roman d'Alexandre Dumas)
Carmen de Bizet (Carmen une Nouvelle de Prospère Merimée)

Nathalie Manfrino (Soprano)
Anaïk Morel (Mezzo)
Jean-François Borras (Tenor)
Etienne Depuis (Bariton)

Orchestre Régional d'Avignon Provence.
Samuel Jean, direction

Livre, compte rendu, critique. OTTORINO RESPIGHI par Norberto Cordisco Respighi (Edition Bleu Nuit).



Livre, compte rendu, critique. OTTORINO RESPIGHI par Norberto Cordisco Respighi (Edition Bleu Nuit). C'est la première biographie en français du compositeur si atypique et d'un tempérament original, Respighi. Le lecteur porté par la narration biographique de ce texte de référence pour la compréhension de l'homme et de son œuvre, découvre l'itinéraire d'un créateur très dynamique, mobile et éclectique, dont le catalogue des œuvres ne se réduit pas à son unique – et très célèbre chef d'œuvre, Les Fontaines de Rome, trilogie orchestrale d'un raffinement singulier, – hymne à la ville éternelle qu'il habite depuis 1913 – triptyque créé par Toscanini en février 1918. Il est vrai que sa réputation de couche tôt, ayant besoin d'une bonne nuit de sommeil quotidien, n'aide pas au mythe du créateur directement connecté avec le céleste et le divin, en proie au spleen et aux états de transe hautement spirituels. Rien de cela, pas de passion romantique chez Respighi, dont le génie réel s'appuie sur une santé solide et régulièrement entretenue.

Son premier opéra Semirâma (sur le traces de la Sémiramide de Rossini d'après Voltaire) ouvre dès 1909 (à 31 ans), des horizons nouveaux, faisant montre d'une maîtrise de la langue orchestrale dans le style du Strauss de Salomé, en particulier

dans le développement et l'explicitation du thème de la mort (Semramis, comme Phèdre, au désir incestueux, meurt à la fin de l'action).

Inspiré par une très solide culture musicale où pèsent de tout leur poids, les « anciens » (Ariosti, Locatelli, Porpora, Vitali, Vivaldi, Tartini, Bach… et Monteverdi), Respighi sait réconcilier passé et modernité.



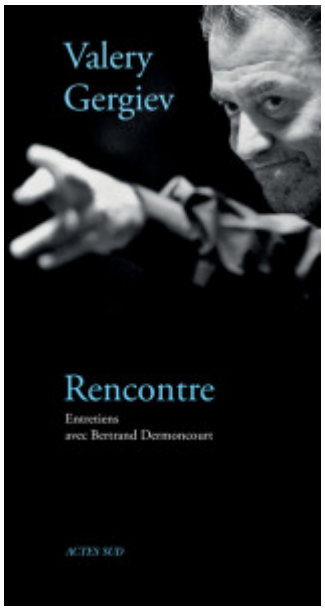
Né en 1879, l'italien Ottorino Respighi se révèle en jeune voyageur intrépide et européen émigré … en Russie, qu'il rejoint dès sa vingtaine, à Saint-Petersbourg en novembre 1900 : il occupe le poste d'alto solo au sein de l'Orchestre Impérial de St-Petersbourg. Là, l'instrumentiste virtuose (car il est aussi violoniste expérimenté), et déjà le compositeur avéré, apprend davantage l'art de l'orchestration auprès du sexagénaire Rimsky-Korsakov. Puis, revenu en Italie, Ottorino devient professeur de composition à l'Académie Santa Cecilia de Rome entre 1903 et 1908.
Soucieux d'un renouveau de la musique italienne, asphyxié par des décennies de romantisme lyrique usé, Respighi participe au sursaut de revitalisation culturelle, mouvement de régénération de l'écriture musicale italienne (intitulée Lega dei cinque / Ligue des Cinq) propre au début du XXè, auquel collaborent aussi Pizzetti, Malipiero… (publication en 1911 de leur manifeste « Per un nuovo risorgimento »). Cette génération
des nouveaux pionniers de la musique italienne (la génération de 1880), croise en leur majorité, l'essor du facisme. Une idéologie totalitaire que Respighi prend soin de mettre à distance de son activité, contrairement à la plupart de ses

contemporains dont l'allégeance à Mussolini et compars, devrait être un prochain sujet de recherche. Décédé en 1936, avant l'accomplissement de l'horreur, Respighi, esprit « réservé, fragile, tranquille », paraît ainsi comme emporté par le souffle de l'histoire moderne. Le texte éclaire le génie d'un compositeur italien qui malgré le peu d'intérêt que suscitent ses oeuvres hors La trilogie romaine, a écrit des opéras, aura marqué son époque aussi grâce à ses talents d'orchestrateur, mis au service des oeuvres du passé. Il était temps de brosser un premier portrait consistant, convaincant d'Ottorino Respighi. Lecture indispensable.

_____

Livre, compte rendu, critique. OTTORINO RESPIGHI par Norberto Cordisco Respighi (BNE / Bleu Nuit éditeur – parution : février 2018 – 177 pages).

LIVRE, annonce. RENCONTRE AVEC VALERY GERGIEV par Bertrand Dermoncourt (Actes Sud)



LIVRE, annonce. RENCONTRE AVEC VALERY GERGIEV par Bertrand Dermoncourt (Actes Sud). Le TSAR GERGIEV… Fruit de dix ans d'entretiens avec Bertrand Dermoncourt, l'ouvrage qu'édite en février 2018 Actes Sud, donne la parole au chef d'orchestre Valery Gergiev (né en 1953), maestro hyperactif et incontournable en Russie, bâtisseur de l'actuel complexe musical du Mariinsky de Saint-Pétersbourg… Il en est le directeur indiscuté depuis près de trente ans. Les entretiens paraissent l'année où Valery Gergiev entame, à la tête de l'Orchestre du Mariinsky, une intégrale de L'Anneau du Nibelung de Richard Wagner sur deux saisons, entouré de chanteurs de sa troupe permanente et de quelques solistes extérieurs, choisis pour leur affinités avec le chant wagnérien. Les concerts seront accueillis à la Philharmonie de Paris en mars 2018 et autour de ce programme se déploie toute une série de conférences autour de l'œuvre de Wagner.

Le cycle d'entretiens réalisés avec le maestro qui a su préserver et approfondir la tradition musicale à Saint-Pétersbourg nourrit un témoignage sur la vie musicale en Russie depuis l'explosion de l'ex Union soviétique… De ses débuts à son grand oeuvre au service de l'opéra et des compositeurs russes, le témoignage ainsi recueilli raconte un homme qui a combattu pour la culture, un chef à la carrière « digne d'un Karajan »… « mélange de confession et de réflexion, cette rencontre lève un peu le voile sur son art et sa personnalité ».

Prochaine critique du livre « Rencontre avec Valery Gergiev », dans le mag cd dvd livres de classiquenews…

_____

LIVRE, annonce. ACTES SUD, beaux ARTS – Parution : Février, 2018 / 11,5 x 21,7 / 224 pages – ISBN 978-2-330-05628-5 – Prix indicatif : 22 €

CD, compte rendu, critique. Couperin : Les Concerts royaux (Jordi Savall, 2004 – 1 cd Alia Vox)



CD, compte rendu, critique. Couperin : Les Concerts royaux (Jordi Savall, 2004 – 1 cd Alia Vox). ELOGE DU TIMBRE, DE LA COULEUR, DU SCINTILLEMENT… Avec « Messieurs Duval, Philidor, Alarius, et Dubois… », François Couperin nous précise qu'il touchait le clavecin lui-même dans l'interprétation de ses Concerts Royaux. Il laisse l'instrumentarium libre, précisant que les Concerts conviennent tout aussi bien « au violon, à la flûte, au hautbois, à la viole et au basson »… Après avoir abordé du « musicien poète »,- véritable coloriste magicien, les Pièces de viole (1728), Les Nations (1726) et Les Apothéoses (1724), **Jordi Savall** et ses partenaires (dont **Bruno Cocset**, basse de violon) jubilent en exploitant toutes les combinaisons possibles sur le plan instrumental, diversifiant chaque séquence (Premier, Second Concert, …) par l'emploi spécifique de tel ou tel instrument. Hautbois et basson dans le Premier ; cordes seules dans le Second (Basse de viole, Basse de violon et violon), flûte dans le Troisième ; tous les instruments précisés dans le Quatrième. Tout en sachant colorer, nuancer, caractériser avec une élégance arachnéenne

chaque caractère de chacun des Quatre Concert royaux, les musiciens réunis autour de la viole de Jordi Savall offrent une leçon de musique concertante, en une complicité et une écoute à la fois individualisée et fusionnelle de premier plan. Ils n'oublient pas non plus la mélancolie profonde qui émaille tout le cycle écrit en 1714-1715, c'est à dire à l'extrême fin du règne de Louis XIV ; les ors versaillais s'effacent et se brouillent en un règne qui agonise et s'anéantit lui-même. A la mort du roi, en 1715, Couperin perd de facto son poste d'organiste à la Chapelle royale. C'est donc à la fois la célébration synthétique d'un monde en ses ultimes crépitements, et aussi les frémissements d'un nouveau, dans la liberté factieuse et constamment inventive voire expérimentale de l'écriture, soit l'avènement d'une nouvelle ère… L'éclatement et le scintillement, le miroitement pulsionnel vers lesquels tend la musique de Couperin, prépare déjà l'extrême nostalgie saturnienne du peintre Watteau. Dans une intimité sacralisée, ritualisée du détail et de la nuance (que l'auteur a méticuleusement écrit), Couperin invente littéralement le chambrisme ciselé à la française, loin du choeur et de l'orchestre, loin de la séduction virtuose et démonstrative de l'opéra. Rien de compassé ni de circonstanciel dans ses Concerts Royaux pourtant écrits pour le Roi en son palais versaillais. Jordi Savall en démontre dans cet enregistrement de 2004 – légendaire à juste titre-, la profondeur poétique, la fabuleuse intelligence intérieure, dont le sens de la couleur, les équilibres ténus, tout l'esthétique s'inscrivent dans la grâce totale, absolue, celle de Rameau, puis au delà des Français miroitants eux aussi, Debussy et Ravel. François Couperin écrit l'une des pages les plus considérables et les plus essentielles de la musique française en 1715 : Jordi Savall nous le montre non sans une subtilité superlative. **CD indispensable, particulièrement indiqué pour l'anniversaire François COUPERIN 2018. CLIC de CLASSIQUENEWS. A écouter de toute urgence pour comprendre le génie de Couperin.** CD, compte rendu, critique. Couperin : Les Concerts royaux

(Jordi Savall / Le Concert des nations, 2004 – 1 cd Alia Vox – enregistrement réalisé en France en septembre 2004).

CD, coffret événement. DEBUSSY : complete works (22 cd + 2 dvd Deutsche Grammophon)

CD, coffret événement. DEBUSSY : complete works (22 cd + 2 dvd Deutsche Grammophon). Le livret notice accompagnant le coffret de Debussy 2018 édité par Deutsche Grammophon donne la clé et le niveau d'une édition de réféfrence pour **l'année Debussy 2018**, année du centenaire dédié au réformateur de la musique française au début du XXè, et même pionnier, artisan de la modernité en musique, comme le fut Picasso en peinture (avec les Demoiselles d'Avignon en 1907). D'emblée la qualité des textes qui contextualisent et récapitulent l'apport de Claude Debussy à l'art en général (signé Roger Nichols et Nigel Simeone) indique la réussite et la valeur de la somme discographique. C'est aussi l'indication qu'en dehors de l'Hexagone, l'exception Debussy est idéalement analysée, comprise, mesurée. Bonheur de la musicologie moderne, extrafrançaise.
De fait, enfant de la Société nationale et de cette défense organisée pour l'art et la musique française contre l'invasion prussienne et wagnérienne, Debussy réalise ce que l'on attendait alors : l'invention d'une écriture nouvelle, moderne, résolument gauloise (Ars Gallica, bannière de la dite Société nationale). Pour conjurer l'humiliation de la défaite française de 1870, les artistes nationaux n'ont de cesse de

produite une alternative au wagnérisme mondial. Musique de chambre, orchestre et opéra… autant de genres où les Français sont espérés, attendus ; où Debussy réussit définitivement dès 1902, avec son seul et unique opéra achevé, Pelléas et Mélisande d'après Maeterlinck. L'ironie du sort fait de Claude, le Prix de Rome 1884 (né en 1862, Debussy a 22 ans) : et très vite un critique acerbe contre l'institution académique qui il est vrai, cultive la pérennité la continuité d'une tradition musicale poussiéreuse, conservatrice et mourante. Alors que les jeunes académiciens bien conformes et si prévisibles (à la Dubois par exemple, certes technicien et très aimable mais si lisse), Debussy invente litéralement la musique du XXè, entre hypersensualité et harmonies suspendues ouatées : ainsi surgit Prélude à l'après midi d'un Faune de 1893 (à 31 ans c'est sa première partition aboutie, éblouissante, indiscutable, de surcroît d'après Mallarmé, dont l'admiration immédiate et l'estime confirme qu'un pur inventeur de surcroît poète, s'est lui-même trouvé). Finalement, Debussy fait vivre à la musique française, ce que Monteverdi au début du XVIIè, à force d'expérimentation dans le creuset de la forge madrigalesque, a réalisé à l'aube baroque : une musique érotique et organique d'une incandescence et fulgurance régénérée.
Le coffret Debussy 2018 édité par Deutsche Grammophon rend compte de la révolution Debussy des années 1890 et 1900 : ainsi se précisent dans des interprétations plus que vénérables, – indispensables, les facettes de la modernité de Debussy au début du XXè. Avec lui, la musique rompt tout lien avec le romantisme, se fait symboliste puis résolument moderne, à la façon… du peintre Degas, que Claude de France admirait entre tous.



Parmi les incontournables du coffret Debussy 2018 par Deutsche Grammophon, distinguons le sentiment d'extase et de sidération organique défendus par Leonard Bernstein (1989 : Images pour orchestre, Prélude à l'après d'un faune, La Mer – cd1) ; Nocturnes et Printemps par Barenboim (et l'Orchestre de Paris, en 1977 / 1978 – cd4) ; les 12 études par Maurizio Pollini (Premier et Deuxième Livres, 1992) ; Images I et Images II par Benedetto-Michelangeli, 1971) ; le Quatuor à cordes de 1893 par les Emerson (1984 / à comparer avec le Quatuor Lasalle, 1952), la Sonate pour violoncelle et piano (Sol Gabetta et Grimaud, 2012) ; les mélodies par Véronique Dietchy et le piano évanescent, éloquent de Philippe Cassard (Ariettes oubliées, 5 poèmes de Baudelaire, Chansons de Bilitis…) / heureux confrères des Gérard Souzay et Dalton Baldwin… dans Fêtes Galantes, 2 Romances de Paul Bourget, 3 Mélodies de Verlaine (1891)… D'ailleurs au registre des comparaisons entre versions validées par Debussy lui-même et dans des parures différentes : les 3 ballades de François Villon de 1910, par Véronique Dietschy et Emmanuel Strosser (pour la version chant / piano, 2002), et la version pour voix et orchestre par Pierre Boulez et Alison Hagley (Cleveland, 1999). Le coffret comprend 2 versions totalement distinctes de Pelléas et Mélisande (1902), l'une en cd, celle de Claudio Abbado (Wiener Philharmoniker, avec Maria Ewing, François Le Roux, José Van Dam, dans les rôles de Mélisande, Pelléas, Golaud, 1991) ; et celle en dvd, purement anglosaxonne signée en 1992 par l'intellectuel et conceptuel Boulez, lequel avec les équipes écossaises et devant les caméras de la BBC, ne s'encombre guère d'exactitude linguistique pourvu que l'ivresse orchestrale s'accomplisse – avec Alisson Hagley, Neill Archer et Donald Maxwell, dans les rôles de Mélisande, Pelléas, Golaud).

Dans un souci d'exhaustivité bien légitime et obligé pour

respecter la mention de façade : « complete works / intégrale des oeuvres », l'éditeur ajoute les partitions méconnues lyriques : Le martyre de Saint-Sébastien (Ansermet) ; les cantates pour le Prix de Rome : Le Printemps, Le Gladiateur, L'Enfant Prodigue (« scène lyrique », Grand Prix 1884), La Chute de la maison Usher (1908-1917), par Georges Prêtre, 1983)…



Passionnants bonus, et inédits en cd : 6 Epigraphes antiques, version orchestrale de et par Ernest Ansermet (1953) ; La Mer et Prélude à l'après-midi d'un faune par Karajan (1964) ; Ibéria – Images pour orchestre par Pierre Dervaux en 1961 (cd 20).
Sans omettre les approches des pianistes Friedrich Gulda, Monique Haas, Sviatoslav Richter, Claudio Abbado (! : « La plus que lente »), … contenu du cd 21 (autres inédits au disque). Coffret passionnant. CLIC de CLASSIQUENEWS de février 2018.

_____

CD, coffret événement. DEBUSSY : complete works (22 cd + 2 dvd Deutsche Grammophon)

CD, événement, annonce. Anita Rachvelishvili, mezzo (1 cd SONY, à venir le 2 mars 2018)



CD, événement, annonce. Anita Rachvelishvili, mezzo (1 cd SONY, à venir le 2 mars 2018). Si la couverture de l'album arbore une livrée sobre en noir et blanc avec lettrage jaune or, ne vous y trompez pas : derrière ce sobre visuel (mais très épuré, japonisant), se cache la force tranquille d'une des voix de mezzos les plus nuancées et scintillantes qui soient… **ANITA RACHVELISHVILI: MEZZO INCANDESCENTE**. Celle qui chante déjà Marfa, Maddalena,… personnages amples et graves, nous livre aujourd'hui un portrait vocal plus varié et nuancé dans un programme discographique nouveau à paraître le 2 mars prochain. Dans un nouvel album édité chez SONY classical, la mezzo géorgienne **Anita Rachvelishvili** épingle les airs d'opéras qui ont fait sa gloire (Carmen chanté à 25 ans en 2009 à la Scala de Milan, aux côtés de Kaufmann et sous la direction de Barenboim)… mais aussi surtout ici de nouveaux rôles, amples, tragiques, princiers, taillés pour son instrument noble et large : Sapho et Dalila… c'est donc en plus des poncifs verdiens (Eboli, ou Azucena, rôle fantastique et halluciné qu'elle chante en février 2018 au Metropolitan Opera de New York, puis en juin à Paris), un récital qui comme celui de **Jonas Kaufmann, chez le même éditeur (CD : » l'Opéra «)**, est **une déclaration d'amour à l'opéra romantique français**. Sa Charlotte (Werther de Massenet) n'est pas mal non plus : les teintes miroitantes de la diva expriment et révèlent l'activité d'un psyché meurtri, maudite, qui en relisant les lettres du jeune héros de Goethe, a la prémonition de sa mort… Timbre charnel et cuivré, medium large, le chant souverain d'Anita, la nouvelle diva grave (plus grave encore que les sopranos actuellement fêtées telles Yoncheva ou Netrebko), affirme une intelligence artistique pour nous exemplaire, par ses teintes murmurées idéalement

contrôlées, un mezza voce rayonnant, à la fois éblouissant et coloré, qui confirme ce goût sublime de l'interprète pour l'intériorité (et non la performance, même si elle excelle dans le rôle d'Amnéris… auquel elle apporte d'ailleurs une nouvelle profondeur). Jamais tiré, ni crié, ni tendu, son chant cisèle le creux vertigineux du mot, ce qui donne la réussite de son premier air de Dalida (en réalité peu connu) : l'amoureuse séductrice saisit par sa langueur suspendue et des couleurs fauves là encore… enivrantes.

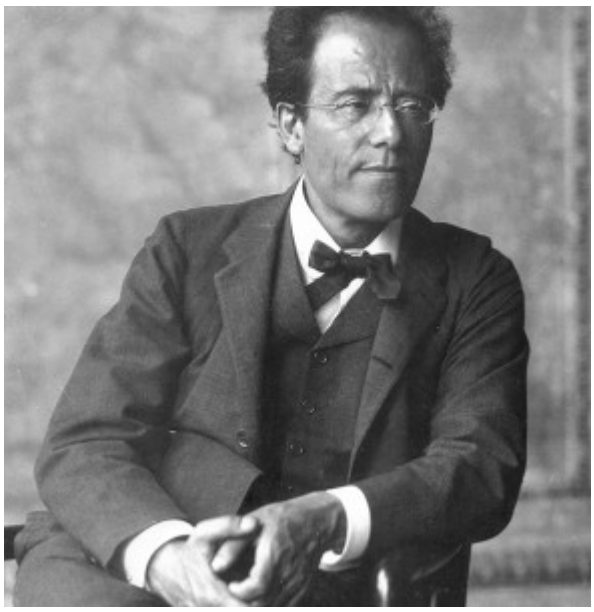
Autre séquence méconnue mais révélatrice : « la cavatine du roi Tamar », extraite de La Légende de Shota Rustaveli de Dimitri Arakishvili, compositeur compatriote de la diva divina, véritable opéra majeur de la Géorgie. **La première écoute de l'album « ANITA RACHVELISHVILI », promet sans hésiter le CLIC de CLASSIQUENEWS**. Aux côtés de Jonas Kaufmann, ou la jeune soprano Regula Mülhleman, le label SONY affirme sa présence comme la marque aujourd'hui incontournable des grandes voix actuelles. Prochaine grande critique du cd ANITA RACHVELISHVILI chez Sony, le jour de la sortie de l'album, le 2 mars 2018. A suivre dans le mag cd dvd livres de CLASSIQUENEWS (le chef Giacomo Sagripanti dirige l'Orchestra Sinfonica Nazionale della RAI avec une attention pas toujours aussi nuancée que la chanteuse… dommage).

Il ne faudra pas la manquer lors des prochaines Victoires de la musique classique, ce 23 février 2018 sur France 3 : la diva géorgienne pourrait bien y éblouir encore davantage…

CD, compte rendu critique. MAHLER : 7è Symphonie (Mariss Jansons, Royal Concertgebouw Orchestra, RCO – 2016 – 1 cd RCO LIVE)

CD, compte rendu critique. MAHLER : 7è Symphonie (Mariss Jansons, Royal Concertgebouw Orchestra, RCO / Amsterdam – Live de septembre 2016 – 1 cd RCO LIVE). SYMPHONISME INCANDESCENT… La 7è de Mahler (- créée 3 ans après son achèvement, en septembre 1908 à Prague sous la direction du compositeur) comme la 6è notre préférée, offre une dualité flamboyante entre grandeur ivre et saillies dépressives d'une inéluctable aspiration sombre. Même le triomphe en ut du dernier des 5 mouvements, n'évite pas ce glissement harmonique, épisode de clairvoyance, juste avant le dernier accord… **Le premier mouvement est passionnant** par ses bonds colossaux, ses spasmes, la pensée de tumultes cosmiques qui dépassent ici le destin d'un individu fût-il notre héros. D'ailleurs ce dernier observe le vaste monde au bord du précipice qui gronde et menace. **Mariss Jansons**, directeur musical du Concertgebouw pendant 11 ans (2004-2015) démontre ici et la grande tradition de l'Orchestre néerlandais dans l'interprétation du massif malhérien (le plus impressionnant dan la 7è), et aussi sa propre expérience, nourrie d'évidentes affinités avec le langage très riche de Mahler. Rappelons que **Gustav Mahler**, chef d'orchestre et directeur d'opéra (à Vienne), demeure le plus grand symphoniste du début du XXè avec Richard Strauss… contemporain de la révolution esthétique et orchestrale opérée par les Français, Ravel et surtout Debussy (*La mer*, également achevée en … 1905). Mahler appartient encore à la tradition d'un certain structuralisme

beethovénien, s'interdisant cette dilution spatiale et d'une harmonisation nouvelle et raffinée qu'accomplira Debussy.



Préfigurant les Chostakovitch à venir et les Prokofiev, champion du double langage, cynique, parodique, aigre…, **Gustav Mahler** cristallise toutes les tensions, désirs, aspirations de la vie en un magma d'une impétuosité colossale et une sensibilité humaine d'une rare intensité. Cuivres sardoniques, cordes enivrées, … échelle de l'espace, et espérance terrestre se croisent et fusionnent dans ce premier mouvement à l'énergie primitive et âpre. Face à une telle conscience des enjeux qui se jouent et nous dépassent (voir le fracas final qui ferme en un panache militaire sec, le premier mouvement), il faut bien la rondeur parfois parodique et fanfaronnée du **second mouvement (premier nocturne)** pour atteindre une certaine neutralisation de la tension. **Mariss Jansons se montre séducteur et architecte** sachant tirer partie des timbres mêlés littéralement enivrés (harpes et flûtes éperdues, cordes aspirées, bois et surtout cuivres en lévitation), évoquant cette pause nocturne, fouillant l'énigme de son mystère où pointe aussi le rendu réaliste des cloches des vaches… (que l'on réentendra dans le final), le paysage et le motif naturel s'invitent dans ce paysage colossal, poétique et philosophique, allégorie de la destinée humaine foudroyée par le vide sidéral, à la façon de la grande poétique baroque du peintre Poussin, grand réformateur lui-même du paysage classique au XVIIè, entre ordre et leçon d'humilité.
Spectaculaires et libres, d'un souffle poétique éperdu nous l'avons dit, que l'imaginaire et cette aspiration salvatrice

d’un Mahler touché par la grâce : musique autobiographique, aux élans d’un nouveau lyrisme… le collectif maudit, l’espoir individuel s’y déploient, antagonistes et complémentaires à la fois, telle une marche aux étoiles sans illusions et pourtant allant, errant, s’accomplissant telle une migration funambule. La richesse des nuances, et le soin détaillé, dans la tenue directionnelle se révèlent captivants. La rusticité et l’élégance de Jansons (piaillement enivré des clarinettes…) font mouche dans ce premier nocturne dont le génie – réussite absolue, est de s’achever comme une interrogation.

Le Scherzo est le défi qui se dresse à tous les grands chefs, révélant limites ou … hauteur d’esprit. Reconnaissons que l’art du spasmes, des retenues élastiques dont fait preuve Jansons démontrent sa réussite totale dans l’une des pages les plus difficiles du répertoire symphonique. La valse qui s’y déhanche, se cabre en une silhouette ivre mais celle ci, caricaturale et hoquetant, tel un superbe animal blessé. La tension dansante, échevelée, la formidable ligne dans les unissons des cordes confirment les affinités du chef avec l’imaginaire Mahlérien où le feu rythmique n’est jamais éloigné d’un certain rictus rentré (l’aigreur ciselée comme un hoquet des bassons.)… On cite certes *la Valse* de Ravel, nous préférons citer surtout les spasmes convulsifs de la *Salomé* straussienne, et ses 7 voiles incandescents. Voilà le passage le plus abouti de la lyre mahlérienne défendue par Jansons. Fabuleuse épopée orchestrale.

Guitare et mandoline, d’une couleur webernienne, accusent ici leur appel au rêve, dans **la seconde NACHTMUSIK** (« musique de la nuit » / Nocturne), mais un rêve indistinct entre cauchemar foudroyant et songe douceâtre et inquiet (le chant du violon solo, accordé à la cantilène de la clarinette / hautbois dit l’essence de la romance amoureuse, sa tendresse et sa candeur mensongère, comme une harmonie trompeuse : sentiment partagé qui scelle aussi la relation contradictoire entre Gustav Mahler, et son épouse Alma). L’abandon dans le style amoureux

(comme le rappel l'indication du passage « Andante amoroso »), semble à la fois exprimer l'ivresse sincère d'un amour partagé, mais aussi la mascarade amère qui pointe dans toute idylle (relents grave et lugubres des cordes, jamais formulés jusque là) : l'ambivalence est dans ce noeud ténu, formidable incertitude structurelle du chant mahlérien. Jansons réussit à exprimer le double langage, il éclaire la double lumière de ce jeu miroitant et… trompeur. La justesse de la tenue est admirable on peut se laisser bercer par cet épisode d'ivresse amoureuse, sans pourtant perdre sa lucidité sur la vanité et la fugacité de toute chose.

Pour **Maris Jansons**, l'humanisme de Mahler vainc toute tentation du chaos dans le dernier et spectaculaire tableau final (5è mouvement : **Rondo**, indiqué « allegro ordinario »). Les forces de l'esprit savent distinguer et discerner la barbarie et le démonisme du monde, comme il sait aussi insuffler un nouvel espoir ; toute l'architecture de ce mouvement en ut, terminé en 1905 qui résonne résolument telle un formidable aveu de victoire : face au désordre diabolique du cosmos, l'esprit humain offre sa conscience capable de réorganiser l'ordre du monde. Une prière enf orme de marche conquérante et drappée dans une noblesse victorieuse, qui dans le dérèglement contemporain n'aura jamais sonné de façon si actuelle. Mahlérien le plus moderne, le plus clairvoyant, et pourquoi pas doué d'un jugement messianique parmi les compositeurs ? On voudrait bien partager l'espérance finale ainsi formulée. Ainsi Maris Jansons confirme sa maîtrise irrésistible dans l'interprétation mahlérienne : l'un des interprètes les plus saisissants avec Solti, Kubelik, Haitink. **CLIC de CLASSIQUENEWS de février 2018.**

_____

CD, compte rendu critique. MAHLER : 7è Symphonie (Mariss Jansons, Royal Concertgebouw Orchestra, RCO / Amsterdam – Live de septembre 2016 – 1 cd RCO LIVE) – CLIC de CLASSIQUENEWS 2018.

CD, compte-rendu critique. Quatuor MORPHING : RAVEL, MENDELSSOHN (Saxophones, 1 cd CLARTE, 2015)



CD, compte-rendu critique. Quatuor MORPHING : RAVEL, MENDELSSOHN (Saxophones, 1 cd KLARTHE). Pari risqué, inédit, original. Surtout réalisation réfléchie et convaincante. Dédié à Fauré, **le quatuor de Ravel** est une oeuvre de jeunesse qui portée par une fougue nerveuse, virile, musclée, va plus loin que son aîné. Créée à Paris en mars 1904, à l'initiative de la très chauvine « Société nationale », la partition saisit par sa versatilité, ses contrastes, sa très forte caractérisation à travers ses 4 mouvements ; autant de qualités expressives et poétiques qui dévoilent au début du siècle, le génie de Ravel alors âgé de 29 ans. Le presque trentenaire affirme une volonté élégante, parfois affleurant un certain maniérisme mais jamais artificiel. C'est un charme subtil qui polit la forme ; presque secret qui s'écoule pourtant avec une force d'autant plus flexible qu'elle est idéalement restituée par les timbres des 4 saxophones, ici en place du quatuor à cordes traditionnel : chacun y défend une âpreté douce, un mordant velouté qui sied parfaitement à l'esprit de salon, à la convulsion silencieuse, – sensualité souple et voilée, qui détient la clé de ce premier mouvement si coulant et énigmatique du jeune Ravel (deux motifs de l'Allegro moderato).

Plus fougueux, le 2è mouvement en la mineur (assez vif très rythmé), – proche de celui de Debussy, explose littéralement la mécanique vibratile ravélienne, à nouveau très flexible et aussi incroyablement caractérisée. Les hanches renforcent les aspérités de la sonorité, le caquetage ondulant des timbres mêlés, le rire presque ironique des pizzicati. Brillant contraste avec l'Adagio qui suit (très lent), plus onctueux encore que le premier mouvement. Enfin, les saxos sculptent entre volupté, sarcasmes, plénitude âpre l'énergie parfois

cursive du dernier « Vif et agité », dont ils font un crépitement perpétuel. Audace d'une juvénilité qui fait rupture, l'écriture du premier Ravel affirme un tempérament d'acier, angulaire et structuré, pourtant d'un éclat et d'une fluidité remarquables. Les saxophones ne font pas que relire un texte très vu et compris ; ils en révèlent son esprit fougueux ; sa nature étincelante et fuselée grâce à la couleur et au seul grain de chaque instrument. On s'offre ainsi une réécoute qui dépoussière les préjugés et les idées reçues : l'âpreté qui s'en dégage renforce les qualités expressives, la lisibilité des sections rythmiques, l'intelligence du plan et la fabuleuse logique développée par le jeune compositeur.
Dans les pièces de Mendelssohn, le jeu et la complicité des quatre instrumentistes se fluidifient encore davantage (belles nuances du cantabile), intégrant cette joie lumineuse qui fonde aussi l'insouciance jaillissante de l'auteur de *Songe d'une nuit d'été*. Les quatre épisodes constituant ses Pièces pour Quatuor à cordes opus 81, gagnent dans cette transcription subtile, une énergie à l'expressivité aussi coulante que mordante en particulier dans les deux derniers morceaux : Capriccio puis Fugue, d'une lisibilité contrapuntique idéale. La sûreté stylistique des quatre musiciens du **QUATUOR MORPHING**, leur évidente complicité touchent et ensorcèlent. Adolphe Sax l'inventeur et l'esthète bien connu, père des instruments aurait été comblé comme nous par l'approche : la rondeur cuivrée, boisée, intense (si caractérisée en timbre et intensité) de chaque saxo offre désormais de nouvelles perspectives et potentialités au monde de la transcription. Les partitions ainsi régénérées vivent une seconde existence. Belle réalisation pour un nouveau type de quatuor instrumental. A suivre évidemment.

_____

CD, compte rendu critique. QUATUOR MORPHING (saxophones soprano, alto, ténor et basse). Ravel, Mendelssohn (1 cd KLARTHE records) – enregistrement réalisé à la ferme de Villefavard en novembre 2015. **CLIC de CLASSIQUENEWS de février 2018.**

Quatuor à cordes en fa majeur opus 35 – Maurice Ravel
Quatre pièces pour quatuor à cordes opus 81 – Felix Mendelssohn

Quatuor Morphing
Saxophone soprano : Christophe Grèzes
Saxophone alto : Eddy Lopez
Saxophone ténor : Anthony Malkoun-Henrion
Saxophone baryton : Matthieu Delage

LIVRE événement. PHILIPPE

CASSARD : CLAUDE DEBUSSY (Editions Actes Sud)

LIVRE événement. PHILIPPE CASSARD : CLAUDE DEBUSSY (Editions Actes Sud). Voici un texte rare : le fruit d'un long compagnonage avec la musique concernée : c'est avant tout, vrai regard et belle pertinence dans l'approche, le livre d'un pianiste nous parlant d'un jardin musical qu'il a patiemment et amoureusement visité, compris, ressenti, vécu. Le lecteur retrouve la finesse et le sens de l'analyse du pianiste **Philippe Cassard.** Celui qui fut pendant longtemps le producteur de 'Notes du traducteur' sur France Musique, l'une des émissions les plus passionnantes et les plus suivies, diffuse par petites touches (impressionnistes), maîtrisant la formule et l'économie littéraire pourtant riche en enseignements, un portrait de Claude Debussy : personnalité majeure de notre musique moderne, véritable pionnier d'un esthétisme éblouissant… et surtout salvateur à l'époque où la France s'asphyxiait littéralement en voulant prolonger sans le renouveler l'océan wagnérien.

Le pianiste Philippe Cassard livre son portrait de Claude Debussy

Lumière, ivresse, érotisme de Debussy

Maître de la couleur (Debussy fut un grand amateur de peinture), génie de l'espace et du temps, prophète de

nouvelles harmonies, esprit perfectionniste aussi, capable (après Marais, ou F. Couperin) d'écrire des indications particulièrement précises (Philippe Cassard leur consacre tout un chapitre : « au fil des 24 Préludes »), entre maniaquerie et poésie pure, Debussy se précise dans ce livre hautement recommandable : il est un compositeur inclassable, indépendant, profondément moderne.



Justement, la composition de cet essai, joyau à lire et à relire, s'expose en… 24 chapitres, complémentaires, – c'est que son auteur joue des références et résonances, en véritable artiste sensible. Pourtant, la lecture se cristallise au fur et à mesure des pages (140 au total), et rétablit à la fois le style, le portrait, la recherche d'un génie du XXè. On reconstitue le périple du musicien : jeune académicien farouche, sauvage et totalement incompris (le jury confronté à ses envois romains, regrette « son manque de netteté » ; car il est déjà dans le flou : furieux le virtuose quitte Rome en 1886) ; le mélodiste audacieux ; l'architecte qui au piano échafaude des cathédrales de sons ouatés et liquides…; l'orientaliste aussi (qui se passionne à l'Expo Universelle de 1889 pour les carillons et demi-tons javanais…) ; d'ailleurs, c'est sur son piano creuset et forge préalable, que l'inventeur des sons modernes polit, cisèle, le chant orchestral de son opéra Pelléas… Philippe Cassard rétablit le rôle primordiale du clavier dans la genèse de l'opéra le plus essentiel du XXè naissant : piano laboratoire, piano poète (après Liszt et Chopin).
Le malheur de Debussy fut sa volonté d'indépendance, farouchement verrouillée, qu'il paya toute sa vie, en souffrant d'un manque récurrent d'argent. Que n'a t il écrit davantage d'opéras… c'était là, la source de revenus garantis. Mais il reste un chef d'oeuvre… encore traversé par un mystère

persistant.



Philippe Cassard livre ainsi un texte remarquable de sensibilité et de clarté malicieusement pédagogique ; il faut absolument lire entre autres pépites, son chapitre sur les sources d'inspiration de l'Isle joyeuse (régénérant l'esprit des Barcarolles de … Chopin) ; comme son portrait de l'homme Debussy, à torts réputé « difficile », en réalité exigeant, intransigeant, mais que son étonnante culture poétique et littéraire, comme picturale, aura définitivement distingué de ses contemporains. Debussy s'inscrit tout entier dans l'air et la lumière ; son écriture dit cet ivresse éblouissante qui semble gommer tout ancrage, tout format prévisible, tout enveloppe terrestre, connue, traditionnelle. Or on sait combien ce Prix de Rome 1883 a détesté non sans raison, le ridicule académique de l'Institution. Debussy est le dernier des esprits libres dont les pages pianistiques, les mélodies (elles aussi très bien commentées), l'oeuvre symphonique, … indiquent la totale nouveauté. Une bouffée d'oxygène dans un pays au néoromantisme 'lourdingue' qui s'enlisait inexorablement… On ne saurait mieux dire.

Les pages courtes mais d'autant plus savoureuses, dédiées à Verlaine, Mallarmé (« le Patron »), celles explicitant le jeu pianistique de Debussy (selon le témoignage de Satie), l'analyse des pages symphoniques comme La Mer (pur sommet orchestral)… sont des sources d'intense plaisir. De quoi nous réjouir enfin au sujet de Debussy. Pour le centenaire de sa mort, le livre écrit par Philippe Cassard, édité par Actes Sud, est incontournable. Evidemment CLIC de classiquenews de février 2018. Rafraîchissant et captivant.

_____

LIVRE événement. PHILIPPE CASSARD : CLAUDE DEBUSSY (Editions Actes Sud) – CLIC de CLASSIQUENEWS

Livre, compte rendu critique. JEAN-PHILIPPE LAFONT : Avec voix et éloquence (Editions Larousse)

Livre, compte rendu critique. JEAN-PHILIPPE LAFONT : Avec voix et éloquence (Editions Larousse). La voix, l'éloquence… surtout l'intégrité d'une personnalité hors norme, qui pour qui l'a approchée, diffuse une sagesse et une simplicité remarquables. **Jean-Philippe Lafont**, baryton discret mais voix intense, – rendu célèbre entre autres pour sa prestation dans le film culte *Le Festin de Babette* à l'écran avec Stéphane Audran, incarne un modèle d'artiste, d'une rondeur engageante, à la fois fraternelle et bienveillante dont la générosité égale l'engagement sur la scène. Le texte reflète cette âme admirable qui témoigne de sa vocation, son

devenir de chanteur, et surtout de son métier, apprentissage continu dont le perfectionnement s'est réalisé grâce à une série bénéfique pour sa voix et sa maturité, de personnages dramatiques clés : **Golaud** (brutalité, force, fragilité, aveuglement), **Wozzek** (solitude, dénuement, suicide), **Barak** (humanité, compassion, fraternité : le rôle qui lui correspond le mieux), enfin **Falstaff** (auquel il apporte une profondeur irrésistible…) ; tous reflète une partie de la richesse des passions humaines qui n'en finit pas d'occuper la vie des théâtres, côté artistes et public. Pour chacun, il s'agit d'une rencontre forte, intense, exclusive au moment de travailler le rôle et d'en exprimer la « vérité » sur la scène. De tous, c'est comme on a dit celui de Barak, héros de l'opéra fabuleux, fantastique que Richard Strauss écrit et compose au moment de la première guerre mondiale, fresque tragique et fraternelle, la Femme sans ombre, où Jean-Philippe Lafont a incarné et assez tardivement, le personnage du teinturier, – le seul être à posséder une âme, donc à posséder un nom (à la différence de sa femme, de l'Empereur, l'Impératrice, sa nourrice : qui tous occupent / incarnent une fonction dans l'une des réalisations les plus impressionnantes de l'histoire de l'opéra). L'interprète et le chanteur délivrent des clés pour réussir dans le métier car c'est aussi un professeur qui sait placer la voix, et cultiver la technique avec constance, discipline, précision. Le souci du texte, de la clarté et de l'intelligibilité (à l'école de Molière par exemple, et du texte truculent, savoureux, efficace du Bourgeois Gentilhomme…) sont ici exemplaires : il fut un coach vocal pour le président de la République française actuel, à l'époque où ce dernier était encore candidat. Le ton est sincère, le texte d'une apport évident. On suit le jeune chanteur né à Toulouse dans ses découvertes du milieu, de monde des productions lyriques, dans le travail des rôles. Constamment, une importance est préservée à celle qui reste sa professeur et sa conseillère dans le choix des rôles justes : Denise Dupleix. La vision est précieuse ; elle est délivrée sans calcul, avec la sincérité d'une homme de

coeur, d’une belle clairvoyance.

_____

Livre événement, compte rendu critique. JEAN-PHILIPPE LAFONT : Avec voix et éloquence (Editions Larousse). 256 pages – 17, 95 € (prix indicatif).